

**FRANÇOISE CHANDERNAGOR**

*de l'Académie Goncourt*

**L'OR DES  
RIVIÈRES**

*nrf*

**GALLIMARD**

**FRANÇOISE CHANDERNAGOR**

*de l'Académie Goncourt*

**L'OR DES  
RIVIÈRES**

*nrf*

GALLIMARD



FRANÇOISE CHANDERNAGOR  
*de l'Académie Goncourt*

# L'OR DES RIVIÈRES

*nrf*

GALLIMARD

*À Richard Ducousset,  
Creusois et petit-fils de maçon, comme moi,  
qui fut mon éditeur et reste mon ami.*

## *Orpaillage*

Je n'ai pas le don des titres. Jusqu'à l'heure de l'impression, mes romans ne portent que le nom du héros ou de l'héroïne. Je reste dans la ligne des romanciers réalistes du XIX<sup>e</sup> : *Eugénie Grandet*, *Madame Bovary*, *Salammbô*, *César Birotteau* ou *Nana*, voilà des titres qui ne trompaient pas le chaland sur la marchandise. Les écrivains sérieux fuyaient alors la fausse poésie et la préciosité des auteurs pour dames ; et puis, ils croyaient au « personnage »...

Pour ma part, je ne refuse pas de faire rêver le lecteur ; je ne reste pas non plus insensible à l'élégance de l'enveloppe : le titre de même que l'illustration choisie pour la jaquette sont au roman ce que le papier glacé et les volutes dorées du bolduc sont au cadeau de Noël. Bien plus qu'un simple emballage : une délicate attention, un présent en soi, à tout le moins une promesse. Mais si promesse il y a, encore faut-il qu'elle soit tenue. *Voyage au bout de la nuit* me semble bien choisi, et je m'incline devant *Les Illusions perdues*. Aurais-je osé, pourtant, attribuer le plus éclatant des titres récents, *Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants*, à un roman où il n'y a ni rois ni batailles et qu'un seul éléphant ?

Qu'on ne se méprenne pas : pressée par le temps, il m'arrive de choisir un titre acceptable ; je possède du reste, comme tout romancier, une belle collection de titres en attente, mais j'ai rarement trouvé à les employer. Timidité ? Excès de scrupules ? J'aimerais n'avoir échoué que par sincérité ;

pourtant, si je déplore, comme Balzac, que « les titres des livres soient souvent d’effrontés imposteurs », je n’ignore pas que nombre d’écrivains honnêtes parviennent sans peine à présenter leur roman sous un titre élégant qui n’en travestit pas l’objet. François Nourissier, qui fut président du Goncourt et que j’ai beaucoup fréquenté, possédait ce talent de titreur au suprême degré. Un jour, rentrant avec lui de chez Drouant, je lui confessai les difficultés que je rencontrais, contrairement à lui, pour habiller mes romans d’un titre court, simple, euphonique et adéquat. « Eh bien, je vais vous faire un cadeau, me dit-il de sa voix douce et lasse. Le cadeau d’un titre qui lui-même m’a été offert autrefois. Par Jean Paulhan, l’éminence grise de Gaston Gallimard, le grand manitou de la *NRF*. C’est Paulhan, je vous l’apprends peut-être, qui a trouvé le titre français du roman de Margaret Mitchell : en 1938, un concours avait été ouvert entre les collaborateurs de Gaston pour restituer le *Gone with the Wind* d’origine. Paulhan gagna haut la main avec *Autant en emporte le vent*, emprunté, je crois, à une ballade de Villon. Ah, pour accrocher le lecteur, le bougre s’y entendait ! »

Et, toujours dans un murmure, Nourissier me conta que, chaque été, Jean Paulhan partait en vacances dans un lieu différent pour orpailler. L’orpaillage était sa passion secrète. Il ne lui suffisait pas de trouver des « pépites » dans le monde littéraire. Il en cherchait de plus authentiques au fond des eaux.

« Qu’allez-vous passer au tamis cette année ? lui avait demandé le jeune Nourissier.

— L’Ardèche.

— L’Ardèche ? Ne me dites pas qu’il y a de l’or dans l’Ardèche !

— Si, bien sûr. Il suffit d’avoir l’œil... et la patience. Sachez-le, Nourissier, il y a de l’or dans tous les fleuves et les rivières de France. Même dans la Loire ! Tiens, “L’Or de la Loire”... est-ce que ça ne ferait pas un joli titre ? Je vous le donne ! »

« *L’Or de la Loire*, reprit Nourissier pensif, après la mort de Paulhan j’y ai souvent songé, mais je suis trop fatigué désormais... Alors, Françoise, cet or est

à vous », et, me prenant la main dans un élan d'affection, « je vous le lègue, ce titre, tâchez d'en faire bon usage ! »

Cadeau empoisonné ? En tout cas, j'étais moins flattée qu'embarrassée de l'héritage. Je connaissais mal la vallée de la Loire, à l'exception de ses châteaux, et je trouvais le fleuve trop souvent ensablé pour en sentir la beauté. D'ailleurs je n'avais aucun projet littéraire auquel ce titre sonore et mystérieux pût être associé, et je n'allais tout de même pas écrire un roman superflu à seule fin de le justifier !

*L'Or de la Loire* qui avait eu deux parrains si prestigieux, je dus le laisser dormir dans un coin de mon esprit comme on abandonne un vieux meuble au grenier. Il n'y prenait pas la poussière pourtant, car je le ressortais de temps à autre « pour voir », et, à chaque fois, je comprenais mieux dans quel esprit Jean Paulhan l'avait lancé : il y avait de l'or dans toutes les rivières de France, avait-il affirmé, soulignant que c'était une question de regard, une affaire d'attention, d'amour en somme. Plus j'y pensais, plus ce titre, à la façon dont il avait été prononcé, m'apparaissait comme un terme générique : *L'Or de la Loire* ne désignait-il pas toute richesse tirée d'un lieu banal, ou caché, qu'on a appris à voir ? tout trésor enfoui dont le souvenir nous aide à survivre en pays hostile ?

Si l'on comprenait de la sorte « l'or » évoqué par Paulhan, alors ces précieuses paillettes, je les avais déjà découvertes, et dès ma petite enfance. Non dans la Loire, mais dans l'affluent d'un de ses affluents. Une petite rivière tourmentée qui doit son nom aux gorges qu'elle a creusées dans les premiers contreforts du Massif central. Le nom passa ensuite à tout un département, « la Creuse », qui, loin d'être une cuvette comme le supposent les ignorants, offre au visiteur, entre l'Auvergne, le Berry et le Limousin, une succession de collines, de côtes et de plateaux, coupés de vallées encaissées. Dans cette province-frontière, autrefois plus justement appelée la Haute-Marche, toutes les paillettes des rivières finissent dans la Loire. Car c'est une vérité géographique incontestable qu'il ne saurait y avoir d'« or de la Loire » sans un peu d'« or de la Creuse » ; je suis même convaincue que, pour l'essentiel, l'or de

la Loire vient de la Creuse, dont le sol, fortement aurifère, était déjà exploité du temps des Romains.

Quoi qu'il en soit, convenons que *L'Or de la Creuse*, titre aussi rocailleux que les rives de nos ruisseaux, ne serait guère mélodieux. Ni très accrocheur. Non seulement il sonne mal, mais il ferait rire les beaux esprits de Paris : « Pourquoi pas, tant qu'on y est, *La Fortune des bouseux* ou *L'Éclat des ploucs...* D'ailleurs, c'est où, la Creuse ? »

« Où ? » N'était-il pas temps de présenter enfin la Creuse à la France comme Péguy, en son temps, présenta la Beauce à Notre-Dame de Chartres ? Cet *Or de la Loire*, qui brillait depuis si longtemps dans ma mémoire, me parut enfin à portée de mots. À condition de transformer le titre trop somptueux offert par Paulhan en un plus modeste *L'Or des rivières*, j'allais oser, sans crainte des quolibets, parler de mon pauvre « paradis ». Un paradis si discret, si loin des villes, des routes et des modes, si oublié de Dieu et des hommes, que ses enfants devaient s'en arracher pour aller au loin gagner leur pain. Là-bas ils bâtissaient les maisons des autres, plâtraient les murs qu'on recouvrirait ensuite de stucs dorés, mais eux savaient où était caché l'or vrai, et ils se promettaient qu'un jour – dès qu'ils auraient des sous, dès qu'ils auraient le temps, dès qu'ils seraient trop vieux pour soulever un madrier – ils reviendraient vers leurs landes familières, reviendraient dans leur village sans route, perdu entre Limoges et Clermont, pour y contempler chaque été, et jusqu'à en être aveuglés, les paillettes de soleil que nos vents fous arrachent aux rivières.

*Chanson des vents*

Nouziers, Nouzerine, Nouzerolles. Automne noir et porte close. Ce sifflement – Nouziers, Nouzerine, Nouzerolles, Mazaud, Mazet, Mazière – ce sifflement, c'est le vent qui s'introduit sous la porte des exilés, à Lyon, à Lille, à Paris.

Chez nous le vent du nord parle français, le vent du sud, occitan, et d'Aubepierre jusqu'à Peyrenère ils mêlent leurs souffles et leurs accents pour célébrer la beauté triste du pays que nous avons abandonné – ses forêts enchevêtrées, ses éboulis, ses ravins, ses tourbières. Entre les baraques de chantier la bise glisse des noms, Malval, Malvaux, Malvaleix<sup>1</sup>, elle les faufile dans le galetas où s'entassent les terrassiers, La Faye, Fayolle, Fayolleix. Les nuages se chargent d'eau et les vents se chargent de mots, des mots qu'en passant ils ont ramassés, noms de villages et de villageois, et qu'ils poussent maintenant sous la porte des migrants comme autant de lettres d'amour et de cartes postales.

Pour mieux rattraper ceux qui se sont éloignés, les attacher à jamais, ils vont jusqu'à célébrer la pauvreté du sol, la dureté du caillou : Malroc, Pierres-Bures, Rochetaillade, claironne le vent berrichon ; Peyrat, Peyremore, Peyrelevade, répond dans sa langue le vent limousin ; et ces noms arrachés à nos landes font surgir de l'oubli des collines dénudées, d'étroits défilés, Villemonteix et Villevaleix, Combe-Sauvage et Mortefond, des chemins

boueux, tous « à couvert », et des hameaux couleur de cendre, tous cachés. Les eaux bondissantes de la Rapidrière et du Taurion avec leurs truites abondantes, il faut marcher au bord des précipices pour les mériter ; et ces grands aplats liquides qui plaisent aux carpes rêveuses et aux âmes mélancoliques, Moulin Noyé, Montalétang, Les Devants-Long-l'Eau, on ne les trouve qu'au bout de vasières mouvantes et de marais empoisonnés.

Car de cette misère du pays natal, depuis des générations les vents chargés de noms nous font gloire : « Ô vous, disent-ils, fils et filles des mas, des loges et des bordes, vous mauvaise graine de vos mauvais champs, les Jean Fougère, les Jacques Bruyère, tous les Dugenest, les Brousse et les Malterre, n'espérez pas, quand vous rentrerez chez vous, y trouver de riches vergers, des vignes et des champs de blé. Les seuls fruits qui vous seront donnés sont les fruits secs dont vous étiez écœurés, les glands, les noix, les châtaignes, et pour charmer le palais de vos enfants vous n'aurez que les mûres des ronciers. » Ce que nous promettent les vents, c'est l'ivresse de l'acharnement et la fierté des survivants : vivre avec quoi, sur cette terre acide ? Des nèfles ? Mais il est beau, disent-ils, de prétendre qu'on a aimé, qu'on a choisi, l'ortie, l'épine, la fougère, et l'amande de ces noisetiers qui forment, entrelacés, des « bouchures » le long des chemins et dressent des écrans autour des prés – haies nourricières qui protègent les villages comme des remparts, dissimulant hommes et bêtes, dont les tanières n'apparaissent que par surprise au bout de longs tunnels de feuilles.

J'écoute les vents me raconter ce pays secret, l'asile de mes mystères, mes labyrinthes enchantés. Ce pays, qui fut celui de ma mère et de tous ses ancêtres avant elle, m'enveloppe encore comme les femmes dans leurs longues capes noires enveloppaient autrefois leurs enfants les jours de pluie. Nozilles, Nouzier, Nouzerolles, c'est une comptine qui fait le tour de ma maison, une formule de sorcier, c'est une fée aux charmes désolés. Cette terre-là, on ne s'en détache jamais. Fontloup et le creux de Fond-Vergne, nos aïeux ne les quittaient chaque printemps que pour gagner enfin le droit d'y rester.

Dans les villes du XIX<sup>e</sup> siècle, les cercles d'agronomes s'étonnaient : l'hectare de la Marche, qui produisait si peu, coûtait plus cher que les prairies du Poitou et les plaines du Berry. Tous les gâcheurs de plâtre et paveurs, tous les tailleurs de pierre et « limousinants », tous ces maçons envolés vers les grandes cités aux premiers chants du printemps voulaient en effet de cette terre qui ne rend rien. La lande creusoise buvait sans fin la sueur des migrants. Elle asséchait les familles à chaque génération : trois siècles d'esclavage à la poursuite d'une chimère, quand il aurait suffi, n'est-ce pas, d'investir ailleurs ou de changer de métier. De partir sans se retourner... Mais s'échapper, non, on ne peut pas : la vie commence et finit près du *cantou*<sup>2</sup>.

Dans le cimetière du bourg, le caveau de ma famille est large et profond, un chef-d'œuvre de maçonnerie ; ma place y fut longtemps réservée. Mais depuis que mes cousins sont morts, la fosse est pleine, et j'ai dû rapprocher ma tombe de ma maison ; elle m'attend maintenant au fond du jardin, près du petit bois de hêtres. Toute semblable à celle qu'avaient creusée mes aïeux. Croix de granit usée par le temps et plaque de porcelaine aux cursives ornées de pleins et de déliés : mon nom y figure déjà, il n'y manque plus que la date...

D'ici, on ne part que pour revenir. Mais étais-je vraiment partie ? Dès que j'avais pu franchir seule la barrière du jardin, et suivre seule les grands chemins, je n'avais eu d'yeux, moi aussi, que pour le gris des étangs, le blanc des neiges et le noir des sapins. Dès que j'avais su désirer, choisir et raisonner, j'avais voulu rester là, au village, entre la lande du *communal* et la cabane du sabotier. Rester pour raconter. Écrire pour « vivre au pays ». Et pour y mourir aussi.

1. Les finales en « eix » se prononcent chez nous « é ».

2. Haute cheminée en granit dépourvue de jambages, mais dotée d'un large manteau en saillie.

### 3

#### *Le retour du maçon*

De la Creuse, je n'ai aucun souvenir avant l'âge de trois ou quatre ans. Parce que nous vivions alors au sud de Paris, dans cette banlieue un peu triste qu'on appelait « la Ceinture rouge », et, faute de voiture, nous ne pouvions nous en éloigner. Mes jeunes parents habitaient là chez mon grand-père, qui avait lui-même échoué dans cette commune-dortoir au hasard d'un chantier. « Maçon de la Creuse » comme tous les hommes de sa famille, il construisait maintenant une maison à lui, un pavillon qu'il montait de ses mains, étage par étage et pièce après pièce, au gré du temps et de l'argent dont il disposait. Ainsi voit-on au bord des routes, dans les pays d'Afrique, des carcasses de maisons hérissées de poutrelles qui restent en construction pendant toute une génération, ne s'augmentant, d'une année sur l'autre, que d'un nouveau mur en parpaings ou d'une chape de ciment.

De saisonnière jusqu'aux années 1920, l'émigration creusoise était en train de devenir définitive et le parcours de mon grand-père illustre cette évolution : après avoir participé à la reconstruction des régions du Nord « libérées », il avait décidé de s'établir en banlieue parisienne où le travail ne manquait jamais. Le terrain qu'il réussit à acquérir entre Palaiseau et Villebon était petit, triangulaire et pentu. Au début, ma mère et ses parents vécurent au rez-de-la-rue, dans une seule pièce à demi enterrée, qui, plus tard, devint un garage. Au-dessus de cette cavité creusée dans la butte, mon grand-père réussit bientôt à

poser un rez-de-chaussée, de plain-pied avec une courette surélevée qui formait à l'arrière, le long d'un sentier communal en escaliers, la pointe de sa parcelle.

En ce temps-là, on naissait à domicile ; comme ma sœur, c'est dans la chambre donnant sur cette petite cour que je vis le jour. « Jour » est d'ailleurs beaucoup dire, car, les voisins ayant exigé que mon grand-père fermât de hauts murs cet espace exigü, la chambre ne recevait plus les rayons du soleil qu'à midi. Par chance, je naquis un matin vers onze heures, ce qui me laissa une heure ou deux pour croire à la beauté du monde. Pour ce qui est de la bonté du prochain, dans cette chambre que le voisin avait réduite à l'obscurité, l'affaire se présentait plus mal encore : mon très jeune père effectuait alors son service militaire à Mont-de-Marsan, et son capitaine ne lui accorda la permission demandée qu'au bout d'une semaine, « Si c'était un p'tit gars, votre chiard, je dis pas, mais pour un cul-fendu, vous avez bien le temps ! »

La première voix masculine que j'entendis en ce monde fut donc celle de mon grand-père, et ce fut lui qui, le premier, me reçut dans ses bras : par ses gestes maladroits, il m'apprit la douceur et la timidité de l'amour. Par la suite, vivant chez lui, je découvris aussi à ses côtés les vertus de la ténacité car, à mesure que je grandissais, je vis grandir aussi sa *maison biscornue* : peu à peu, au prix d'ajouts divers et d'un travail acharné, notre « maçon de la Creuse » gagna l'espace et la lumière qui nous manquaient.

Sur son rez-de-chaussée surélevé, il construisit d'abord un deux-pièces avec terrasse où, dès la naissance de mon frère, il s'installa avec ma grand-mère pour nous laisser l'appartement du bas. Bientôt, la nécessité le poussant (sa pension ne serait pas grasse, il faudrait prendre des locataires), il ne modéra plus ses efforts, ni ses ambitions : tantôt il creusait pour gagner de la place en sous-sol, tantôt il grimpait pour retrouver le soleil. Il commença par évier le sol sous sa cour pentue ; à chaque coup de pioche, ma grand-mère tremblait. Lui riait : n'avait-il pas, autrefois, étayé les tunnels du métro ? et sapé, pendant la guerre, les tranchées ennemies ? Apparurent alors un étroit boyau, une cave, puis une

chambrette en demi-étage qu'il loua à des étudiants parisiens. Un escalier extérieur en colimaçon vint ensuite desservir, au troisième niveau, deux pièces nouvellement accolées à son propre logis, qui furent louées elles aussi. Enfin, de sa terrasse désormais réduite aux proportions d'un balcon, partit un second escalier, toujours en spirale et en ciment, qui atteignit les combles – lesquels, après modification de la charpente et ouverture de vasistas, constituèrent un quatrième niveau. Il le destinait, disait-il, à ses petits-enfants, et, sans attendre, il en monta les cloisons. De la courette initiale ne subsistait plus, alors, qu'un très étroit puits de lumière ; mais ce creux était un sommet, ce puits était un mât : autour de lui tournaient plates-formes et paliers, étages et gradins – la *maison biscornue* avait tout d'une échelle pour perroquet...

Cependant, quand il fallut amener là-haut l'eau et l'électricité, l'élan du bâtisseur fléchit ; il vieillissait, et le second œuvre n'avait jamais été son point fort : la moitié des serrures qu'il fixait, et des robinets qu'il montait, s'ouvraient à l'envers, ce qui nous permettait, en l'absence de salle de bains, de prendre quand même – contre notre gré ! – plusieurs « douches » par jour... Forcé par l'âge d'abandonner l'achèvement de ce dernier étage, il consacra ce qu'il lui restait d'énergie à embellir les niveaux inférieurs : dans les dernières années de sa vie, il se mit à la menuiserie.

Façon de parler, bien sûr : il s'agissait d'une « menuiserie » de maçon – en ciment armé. C'est ainsi que, pour l'unique porte d'accès sur le sentier communal, il fabriqua deux vantaux joliment ouvragés, avec caissons, guirlandes et fioritures. Mais essayez donc de pousser un portail en ciment armé ! Ma grand-mère y renonça et le laissa en permanence entrouvert ; nous entrions dans la maison en nous faufilant à l'égyptienne : de profil... Ce qui ne découragea pas notre menuisier autoproclamé qui orna son minuscule puits de lumière de deux petits bancs de jardin rococo – toujours, hélas, en ciment armé : inamovibles ! Soixante ans après, ils sont encore en place.

Évidemment, l'interminable chantier de cette tour de Babel banlieusarde laissait peu de temps à mon grand-père pour s'occuper de sa maison de la Creuse, une maison que, pourtant, il avait construite, elle aussi : à seize ans, avec son grand frère déjà maçon, il l'avait montée pierre à pierre sous la conduite de leur grand-père, ancien « compagnon », et avec les subsides que leur adressait, depuis Paris, leur père, lui-même maçon migrant.

Cette maison de village était typique d'un style qu'on appelle en Creuse « retour-du-maçon » : contrairement aux autres maisons du hameau, elle comportait deux fenêtres au rez-de-chaussée, une de chaque côté de la porte d'entrée, et un premier étage à trois ouvertures, moitié grenier, moitié chambre, souligné par un bandeau en façade pour séparer les niveaux ; un enduit clair cachait les murs de schiste brun, et des briques encadraient les embrasures à la manière solognote. Résolument étrangère au type local tout de granit et d'austérité, elle aurait choqué l'œil si on ne l'avait déjà trouvée dans plusieurs bourgs le long de la Petite Creuse : en cette fin du XIX<sup>e</sup>, pour nos longues lignées d'ouvriers, la *retour-du-maçon* symbolisait l'espérance de la réussite – une espérance que la guerre de 14 vint balayer, avec les hommes qui la portaient...

En 1908, cette construction neuve un peu différente avait paru indispensable à mon arrière-grand-père, homme de progrès : jusqu'alors parents, grands-parents et enfants s'entassaient à neuf dans l'unique pièce d'habitation d'une ancienne chaumière de sabotier : une seule fenêtre, toujours fermée, et une seule porte, ouverte jusqu'à la nuit pour donner un peu d'air. Mon arrière-grand-mère Anna, illettrée comme ses parents et jamais sortie de son hameau, s'accommodait fort bien de cette promiscuité ; et quand son mari – « la tête tournée par la ville », disait-elle – engagea tout son monde et toutes leurs économies dans l'aventure de cette nouvelle maison, elle s'affola et succomba, jeune encore, à un arrêt du cœur. Dans le village, on prétendit qu'elle était morte d'effroi.

Bien qu'obligé de consacrer tout son temps libre à son pavillon de banlieue, mon grand-père avait gardé un vif attachement pour sa maison de Fontloup. Mais les congés payés n'existaient pas et, quand ils existèrent, ils furent courts. À peine aurait-il eu le temps de « descendre » en Creuse qu'il lui aurait déjà fallu remonter. Seule sa fille unique, ma mère, accueillie pour les vacances scolaires par ma grand-tante, parvenait à passer près d'un tiers de l'année « au village ». C'est ainsi qu'elle apprit, tout enfant, à parler ce patois d'oc que j'ai plus tard pratiqué moi-même avec les gamins du hameau. Il fut en usage jusque vers 1970, quand la télévision obtint ce que n'avait pas réussi l'école : l'éradication complète de notre langue régionale.

Les migrants creusois ne réinvestirent en masse leur département d'origine que pendant l'exode. Fuyant cette fois les Allemands qu'ils avaient combattus en 14 avec courage, tous les maçons furent de retour au pays. Ils amenaient avec eux les vieux cousins retraités et même, parfois, les voisins. Ceux qui, quelques années plus tôt, avaient exigé de mon grand-père qu'il cernât de murs sa parcelle pentue de telle sorte qu'il ne pût rien apercevoir de leur jardin, furent eux aussi de la partie : mes grands-parents embarquèrent sans rancune ces banlieusards affolés, qui n'omirent quand même pas, dans leur fuite, d'emporter l'argenterie... Tout ce monde aida aux moissons. À l'automne, les maçons cueillirent des pommes, refirent du cidre. Pour pouvoir replanter des pommes de terre au printemps, quelques-uns même labourèrent l'*ouche*, ce petit champ que la plupart possédaient autour de leur maison ; en attendant, ils participèrent à l'arrachage des raves et, ayant de la peine à se redresser, ils se souvinrent que si les échafaudages sont hauts, la terre est basse.

Mais de la terre, de toute façon, eux n'en avaient guère. Quelques dizaines de *boisselées*, un hectare au plus, et chèrement acquis ! Les vrais paysans, les « coqs de village » qui possédaient cinq ou six vaches et deux truies, méprisaient ces « Parisiens » sans patrimoine. D'autant que, dans le bâtiment, l'ouvrage vint brusquement à manquer et les maçons commencèrent à parler

de chômage : avec la guerre, plus de projets, plus de commandes et, surtout, plus de mortier. Mon grand-père sans mortier était comme le capitaine Haddock sans whisky : même ses pommiers blessés, il les pansait au ciment. Plus de ciment, donc. Mais plus de pétrole, ni de charbon non plus : ce fut la chance des maçons creusois, car il fallut couper des arbres dans toutes les forêts pour en faire du charbon de bois ; or un « maçon-laboureur » n'est pas moins apte qu'un bûcheron de métier à manier la cognée et à porter de lourdes charges. Mon grand-père retrouva du travail comme charbonnier dans la forêt de Rambouillet, et il installa provisoirement sa famille dans l'Eure-et-Loir.

Pendant ce temps, notre maison creusoise avait accueilli des réfugiés alsaciens, puis abrité une famille juive polonaise, assez imprudente pour célébrer chaque semaine le shabbat, au vu et au su des villageois. Enfin, « au su », non, car personne dans notre hameau ne lisait les journaux et personne n'y avait acheté la radio ; personne ne savait donc vraiment ce qu'était un Juif, ni un antisémite, et personne ne dénonça les Polonais. De toute façon, dans notre canton de la Petite Creuse où, bientôt, les maquis prospérèrent, on ne vit pas un seul Allemand en quatre ans. La preuve : quand en 1944 la division Das Reich, venant d'Oradour, traversa la commune voisine, ma grand-tante, veuve de guerre, agita son mouchoir en envoyant à la troupe des baisers éplorés – ces boches qu'elle haïssait depuis trente ans, elle les prenait pour des Américains...

À la Libération, notre maison de Fontloup, dépourvue d'eau courante et de la moindre commodité, approchait de la cinquantaine. Un lifting s'imposait ; mais mon grand-père, que son nouvel employeur venait d'envoyer bétonner Pontoise et Saint-Ouen-l'Aumône, n'avait pas le temps de s'en occuper. Ce fut ma mère qui, jeune mariée, revint la première au pays, posant valises et enfants sur le ciment de la cuisine et le parquet en sapin des chambres ; lequel, faute pour notre arrière-grand-père d'avoir pu s'offrir du chêne, se délitait en longues échardes douloureuses à nos pieds nus.

C'était au commencement de l'été que, depuis la rue de Paris et le Bout-Galeux, axe principal de Palaiseau, nous avons embarqué tous les cinq, parents et enfants, dans la Peugeot 201 noire des années trente que mon père venait d'acheter. Haute sur pattes, et d'autant plus carrée qu'elle ne comportait pas de malle arrière, cette « caisse », qui ressemblait pour de bon à une grosse boîte, avait vaillamment supporté le voyage. Vaillamment, mais lentement. Le moteur accusait ses vingt ans de service. Nous avons dû coucher en route du côté de Vierzon, et nous ne parvînmes au hameau de Fontloup, commune de Pierrebise, que le lendemain après-midi.

Je n'étais qu'une toute petite fille, mais je me souviens parfaitement de notre arrivée dans ce pays inconnu : je n'avais jamais vu autant de feuilles au-dessus de ma tête, autant d'ombres projetées sur le pare-brise et sur la route par le soleil d'été. Il faut dire qu'en Creuse les routes n'étaient pas encore bitumées : elles restaient blanches. Blanches de sable et de poussière, et blanches de cailloux car le quartz affleure partout. Sur ce sol clair, les frondaisons des haies dessinaient d'étranges dentelles mouvantes que je ne me lassais pas d'admirer. Pour mieux les regarder à travers la vitre, je m'étais mise debout sur la banquette arrière, quand un coup de frein brutal me fit rasseoir : quatre vieilles aux longues robes noires nous barraient la route.

*La Vallée Noire*

Le noir reste, pour moi, l'une des vraies couleurs de la Creuse. Aux yeux de certains autres aussi : un écrivain-voyageur n'a-t-il pas fait figurer notre département sur les *chemins noirs* de la France, ceux qui vont du Mercantour au Cotentin ? Il est vrai qu'on nous plaçait déjà, et depuis longtemps, sur la *diagonale du vide* ; et, bien que situés au centre du pays, il paraît que nous appartenons aussi à la *France périphérique*... Funèbre, désertique, et marginale : pour une province, quelle affiche !

Pourtant, quand il y a quelques années notre Comité régional du tourisme entreprit une campagne de publicité pour attirer les visiteurs, le slogan choisi présentait la Creuse comme « l'espace vert et bleu ». Ces qualificatifs me laissèrent perplexe. Vert, je veux bien ; tous les verts sont représentés chez nous, en effet : du plus tendre, celui des prés, au plus foncé, celui des genêts ; du vert-de-gris des lichens au vert brillant des épicéas ; et du vert transparent des peupliers au vert opaque et lourd des ifs. Mais le bleu, où se cachait-il ce bleu ? Nos rivières sont couleur de rouille, nos étangs, gris comme nos rochers. Quant au bleu du ciel, on ne l'y voit pas plus qu'ailleurs, et même, avant le Grand Réchauffement, on l'y voyait plutôt moins... Non, les couleurs du pays restent celles du granit et d'une végétation si dense en été qu'elle en devient obscure et oppressante. « Actuellement, écrivait un poète local à un célèbre peintre

impressionniste, notre campagne est splendidement étoffée : on remarque déjà, dans certains fonds, ce *noircissement de la verdure* dont je vous avais parlé. »

« La Vallée Noire », nous annonçait d'ailleurs triomphalement mon père quand, descendant vers la Creuse par La Châtre, nous laissions le Nohant de George Sand à notre gauche pour filer (à soixante à l'heure) vers le sud et les gorges de la Petite Creuse. Dès que le conducteur avait prononcé cette formule magique, « Vallée Noire », qui nous rapprochait sensiblement de notre destination, nous nous efforcions de distinguer à l'horizon une barre plus sombre : celle du Boischaut, qui sépare la Haute-Marche de cette Champagne berrichonne désespérément plate et chauve, mais si riche... Ce Berry qu'avait habité George Sand, elle ne l'aimait guère en vérité et avait préféré situer la plupart de ses romans dans le Boischaut, une région frontalière plus bocagère, plus ténébreuse et plus humide, qu'elle surnommait « la Vallée Noire ».

Pour arriver chez nous, dans la Haute-Marche, il nous fallait d'abord franchir cette Vallée noire, repli de terrain profond à l'ouest, du côté de la Gartempe et de la Sédelle, mais plus modeste vers l'est où il revêt l'aspect d'un plateau mollement ondulé. À mesure que nous roulions vers le sud, ces ondulations se rapprochaient ; la 201 affrontait sans entrain des côtes de plus en plus rudes quand, soudain, s'ouvrait devant nous au détour d'un virage un vaste paysage de moyenne montagne : des chaînes successives de plus en plus hautes, de plus en plus violettes, et même quasi noires les jours d'orage. « Les Trois Cornes ! » s'exclamait ma mère – c'était le nom que portait le puy creusois le plus proche de notre maison. Mais à peine l'avions-nous aperçu que, déjà, il disparaissait derrière les futaies de hêtres et les bouquets de châtaigniers, qui formaient autour des chemins creux une forêt sans fin dans laquelle nous nous enfoncions. De ce moutonnement de collines boisées n'émergeait plus aucune toiture.

Pays de sources nombreuses et d'habitat dispersé, la Creuse compte peu de vrais villages, en effet, et aucune ville au sens que les Parisiens d'aujourd'hui donnent à ce mot : n'ai-je pas souvent entendu les journalistes de la capitale

qualifier de « village » des agglomérations de dix mille habitants ? Chez nous, Creusois, dix mille c'est une métropole ! Seules quatre communes du département dépassent aujourd'hui les trois mille résidents, et pourtant ce sont bien des villes, avec des rues, des places, des pharmacies, des notaires, des foires et des supérettes... Le reste s'éparpille entre les vallées des deux Creuse et le haut Plateau limousin, dans un pays de bocage fermé où, jusqu'à l'invention de la tronçonneuse et l'emploi généralisé du barbelé et de la clôture électrique, les maisons, enfouies dans la verdure, restaient invisibles derrière leurs haies.

À cause de ces arbres immenses et de leur ombre sur la route, notre hameau (le plus vaste de la commune de Pierrebise : dix-sept feux) m'apparut, la première fois, presque noir. Sans pour autant me sembler menaçant. Ce fut plutôt le costume des quatre femmes debout sur la route qui m'effraya : noir aussi, complètement, et tombant jusqu'à leurs pieds.

Dans les années cinquante, toutes les Creusoises de plus de quarante ans adoptaient le noir au premier deuil familial et, les enterrements se succédant, ne le quittaient plus. La sœur de mon grand-père qui avait perdu son jeune mari pendant la guerre de 14, cette veuve inconsolable qui, en 44, confondait ingénument les Allemands de Das Reich avec des Alliés, a vécu jusqu'à quatre-vingt-dix ans sans que je l'aie jamais vue autrement qu'en noir : jupe à mi-mollet, caraco de finette, bas de laine et, pour l'hiver, une longue cape au capuchon profond – une mante – qu'elle nous confiait par temps de pluie lorsque nous allions, enfants, garder ses vaches au pré. Mais, à l'inverse de la plupart des femmes de sa génération, ma grand-tante ne portait pas la coiffe, alors que les voisines qui nous avaient arrêtés à l'entrée de Fontloup cachaient encore leurs cheveux, les unes sous un petit bonnet rond et blanc attaché derrière la nuque, les autres sous une étroite capeline de paille ornée d'un ruban de velours noir croisé sous le menton.

L'une de ces femmes noires, sans visage et sans formes, s'approcha de la vitre que ma mère avait baissée : « *Veï don co, min mignoune, si qu'est pas malheurous : l'bounhoume à nouï' Gustine, ou z-est-mort ! A neu ! Co matangne,*

*ou z-a tchu dret au mitan d'soun taille à gorets. Sa pôre fenne l'avit teurva comme co, darrié la bâche, la face dins la gauille<sup>1</sup> !* » La Gustine, comme je le sus bientôt, habitait la première maison du village en venant du bourg, et c'étaient des parentes à elle qui déambulaient ainsi entre la maison mortuaire et la ferme d'en face en se lamentant bruyamment. La lamentation funèbre, bras au ciel, accompagnée d'un « *Heulala* » pareil au « *Otototoï* » des anciens Grecs, était, je l'apprendrais bientôt, un rite creusois incontournable, même si le défunt avait, comme en l'espèce, atteint un âge très respectable pour un cardiaque...

Le pays âpre et sauvage que je découvrais ainsi dans des circonstances particulières m'aurait-il paru aussi étroitement lié à la mort si la scène ne s'était répétée, deux ans plus tard, à l'autre bout du village ?

Cette année-là, notre 201 nous ayant lâchés, mon père avait acquis une Matford V8 franco-américaine construite en 1938. Un modèle qui n'affichait que quinze ans d'âge, démarrait sans manivelle, disposait d'un moteur susceptible d'atteindre le quatre-vingt-dix à l'heure en descente et, surtout, d'un coffre arrière. Trop étroit certes, mais qui avait le mérite d'exister, et que mon grand-père compléta d'un fixe-au-toit sur lequel s'entassèrent nos valises, arrimées à grand renfort de tendeurs et d'« araignées ». De toute façon, nous n'avions pas le choix : compte tenu du prix extravagant des voitures neuves, et de nos moyens limités depuis que mon père, jugeant ses diplômes mal adaptés, avait repris ses études, la France des Trente Glorieuses ne nous laissait d'alternative qu'entre la quatre-chevaux Renault (à crédit) et la deux-chevaux Citroën. Comment faire entrer là-dedans une famille nombreuse ?

Pour avoir le temps de faire admirer notre Matford et d'étonner nos cousins qui ne circulaient encore qu'en charrette ou à vélo, mes parents choisirent d'entrer dans notre hameau, non par la ferme de la Gustine, trop proche de notre maison, mais par l'autre extrémité, du côté du lavoir des Gasnes et de la Malcôte. Hélas, en bas de ce raidillon, les quatre femmes en noir nous attendaient...

Cette fois, elles étaient accompagnées d'un groupe d'hommes en casquette. Ils avaient, eux aussi, l'air agités, même s'ils laissaient aux quatre pleureuses le soin des « *Heulala* » rituels. Deux de nos cousins s'écartèrent du groupe (nous cousinions avec seize des dix-sept foyers de Fontloup) : « *Qu'est l'fils à la Guéridoune*, expliquèrent-ils. *Ou z-a tchu d' soun vélo dins la descente, et ou s'a tchoua d'un soul cop, pôre tit gars ! Ou z-ère pas chti do tot, co gamangne, ou z-ai pas mérita co ! Veï don : n'avins pas encore podju l'ôta de tchi, n'avins dedju nar qri lo maire par avant... A qué ser, mins pôres éfants, os peurez pas passa. Par nar dins vout moaison, pernez lo chemangne pour l'coutâ à la Gustine<sup>2</sup>. »*

À ce que je saisis, depuis le siège arrière, des échanges entre mes parents, « le fils à la Guéridoune », jeune encore, était célibataire et imprudent, il n'avait pas assez freiné dans la descente : sur notre route caillouteuse, sa roue avait heurté une pierre, et il était passé par-dessus le guidon, atterrissant, tête la première, sur un tas de graviers que nos cantonniers indolents tardaient à écarter pour combler les nids-de-poule. Trop tard désormais : fracture du crâne et mort instantanée – « la faute à pas de chance ! » conclurent les cantonniers.

À compter de ce jour, et pendant longtemps, j'eus l'impression que la mort nous guettait sitôt que nous cherchions à entrer ou sortir du pays. Impression bientôt renforcée par d'autres morts soudaines, d'autres accidents tragiques.

Trois, par exemple, rien qu'au carrefour des Quatre-Piquets. À cinq cents mètres environ de chez la Gustine, notre petite route mal empierrée croisait une départementale fraîchement goudronnée : c'était un croisement que les gens appelaient « les Quatre-Piquets ».

Le premier des morts relevés aux Quatre-Piquets était le père Lavergne, qu'on surnommait *le Châtreux*, vu qu'il savait transformer les taureaux en bœufs. Depuis que la départementale, plus large que notre piste en terre, avait été asphaltée, les « étrangers » qui y circulaient se figuraient, les présomptueux, qu'ils avaient la priorité. Mais le Code de la route n'avait pas changé : ceux qui sortaient du village arrivaient par la droite et, selon la loi, ils gardaient

l'avantage. Le Châtreux, qui depuis peu roulait en Vélosolex, était donc dans son bon droit lorsqu'il ne marqua pas d'arrêt aux Quatre-Piquets ; mais la fourgonnette Juvaquatre d'un marchand d'engrais venue à vive allure du Berry, bien qu'elle fût, elle, dans son tort, écrasa le Châtreux comme une crêpe, prouvant, une fois encore, que la force prime le droit...

Entre les usagers de la route bitumée et ceux de notre petite voie vicinale, le conflit persista, conflit que les Ponts et Chaussées, auxquels notre maire réclamait vainement un « stop », regardaient avec le flegme souverain des vieilles administrations. Et le drame se reproduisit lorsqu'au début des années 1960 un engin nouveau, la mobylette, commença à concurrencer le Solex. Une mobylette donc, chevauchée par Milou, le frère de notre vieux sabotier, fut heurtée aux Quatre-Piquets par l'Aronde d'un Clermontois en vacances qui se croyait prioritaire. Dans ce combat inégal, la mobylette et Milou qui la chevauchait eurent le dessous... Dugeness, dit *Jarjailou*<sup>3</sup>, le boulanger du bourg qui finissait sa tournée, enfourna le blessé dans sa camionnette en tôle ondulée pour l'emmener à Guéret. Il le chargea inconscient sur les étagères à claire-voie où il rangeait ses pains de quatre livres et, d'un même mouvement, y mit aussi Fonse, le frère de la victime, qui, informé de l'accident, avait couru jusqu'aux Quatre-Piquets et, voyant Milou ensanglanté, avait fait un malaise : crise cardiaque, ou AVC ? On ne le sut jamais, car, après les soixante minutes de route nécessaires au boulanger, l'hôpital du chef-lieu ne put que constater deux décès. Les fonctionnaires des Ponts et Chaussées firent preuve d'un beau stoïcisme : ils restèrent de marbre. Notre vieux maire, lui, fit couper les haies autour du carrefour ; le Clermontois n'avait-il pas prétendu que, dans cette forêt vierge, on ne pouvait nullement deviner l'existence d'une route et d'un village ?

La mort du sabotier nous attrista tous, mais ne gêna personne : avec vingt ans de retard sur le reste de la France, les paysans creusois venaient d'abandonner le sabot de bois pour la botte en caoutchouc. La petite cabane en planches qui, sur le *communal* de Fontloup, avait servi d'atelier à Fonse

commença à pourrir, plus pitoyable d'année en année... Mais en passant devant la baraque disloquée, je crus longtemps encore percevoir l'odeur du hêtre et du peuplier, du vernis frais et du cuir-à-bridés tout neuf – la plus douce des odeurs de ce hameau qui, partout ailleurs, sentait la bouse et le fumier.

Les derniers maçons avaient soit abandonné le pays, soit – comme les sabotiers – abandonné le métier. Quant aux paysans assez riches pour avoir refusé autrefois le rude sort des migrants, ils commençaient, au fond de leurs étables, à jalouser le confort des HLM et à envier le salaire régulier des ouvriers. Mais pas question de s'en aller : notre vieille province ne supportait plus que nous la désertions ; la terre, comme une mère jalouse, semblait prête à tout maintenant pour garder ses enfants, elle agressait ceux qui bougeaient – dérapages à l'orée du village, collisions sur la grand'route, tragédies partout et pour tous ! Nous-mêmes, intermittents de la migration, saisonniers à notre façon (huit mois en banlieue, quatre en Creuse), nous eûmes l'accident qui aurait dû mettre un terme définitif à nos allées et venues.

J'avais six ans. C'était à la fin de septembre, les vacances duraient alors tout l'été, et les écoliers ne retrouvaient leur classe qu'en octobre, lorsqu'on n'avait plus besoin d'eux aux champs. Il pleuvait, nous venions de reprendre tristement la route de l'exil – mon grand-père n'était pas encore retraité, et mon père, qui avait épousé la Creuse en épousant une Creusoise, ne trouvait pas à employer ses diplômes dans la région. Arrière-petit-fils d'un « indigent » et fils d'un modeste artisan poitevin qui allait, de foire en marché, vendre des couteaux et aiguiser les faux et lames de faucheuses des paysans, il avait été reçu premier du canton au certificat d'études et les autorités académiques avaient incité sa famille à le faire entrer au collège, directement en cinquième vu son âge ; l'instituteur promit de lui faire rattraper le programme de mathématiques pendant l'été, et le curé, de l'initier au latin. Depuis lors, il gravissait seul, et aussi étranger à la bourgeoisie qu'aux milieux intellectuels, toutes les marches qui, d'examens en concours, et de bourses d'études en prix d'excellence, le

mèneraient un jour jusqu'à la présidence de la Cour des comptes et au grade de grand-croix de la Légion d'honneur. Mais ceci est une autre histoire... À l'époque de la Matford, il remontait une fois de plus faire des piges au Poste Parisien tout en préparant un nouveau concours administratif.

Sous une pluie battante, nous avons atteint la frontière du Berry, franchi la Vallée Noire et, au milieu des flaques et des rigoles, nous roulions en direction d'Issoudun. Coincée à l'arrière entre ma sœur et les cageots que ma mère avait, comme chaque fois, remplis de bocaux de haricots verts et d'œufs frais emballés dans du papier journal, je m'étais endormie ; la Nautamine, dont nos parents nous gavaient par crainte de vomissements intempestifs, avait fini par produire ses effets.

Soudain, réveillée par de violents cahots, je crus, surprise mais comblée, que nous étions revenus à Fontloup et que la Matford était secouée par les ornières de notre vieux chemin. Mais projetée dans l'habitacle, lancée d'un côté sur l'autre, brinquebalée sans même pouvoir distinguer, à cause des piles de cageots, les frondaisons rassurantes du village, je fus vite saisie d'inquiétude ; mon cœur battit plus fort, et il s'emballa quand j'entendis ma mère crier à mon père « Mais qu'est-ce que tu fais ? ! ». Cri d'écorchée, auquel le conducteur répondit d'une voix blanche : « Je ne peux rien faire... »

Cette force inconnue qui nous bousculait, mes parents étaient donc impuissants à la maîtriser ? Cette menace obscure qui planait au-dessus de nos têtes comme une chauve-souris géante, comme un vautour déployé, ils ne savaient pas l'écarter ? « Je ne peux rien faire » : au-delà de ces mots terribles, j'avais entendu l'angoisse qui altérait leurs voix. Ils s'avouaient fragiles, se reconnaissaient vulnérables. Si effrayés soudain, si petits ! Dans ce monde dont je découvrais brutalement les dangers, j'étais seule, abandonnée... Par la suite, jamais je ne retrouverais la confiance joyeuse de l'enfance. Ni ne m'assoupirais dans une voiture, quel que soit le chauffeur. Toujours sur le qui-vive, à surveiller la route. Copilote et coresponsable, j'étais devenue une adulte de six ans.

Une suite de hasards heureux nous sauva. La Matford, rendue à sa liberté, avait continué à danser, elle tourbillonnait sur la route comme une ballerine folle. Enfin, après trois tête-à-queue complets, elle s'immobilisa. En sens inverse de la circulation : le moteur semblait vouloir, lui aussi, repartir vers la Creuse... Mais par un premier miracle, pendant que cette voiture désaxée tournoyait sur l'asphalte, aucun véhicule n'était arrivé en face. Deuxième miracle, nous avions, en patinant sous la pluie, dépassé une cycliste par sa droite sans la toucher. Troisième miracle, l'arrière de la voiture était resté suspendu au-dessus d'une petite rivière sans parapet : un arbuste du bas-côté, que nous avions fauché en valsant, avait bloqué nos roues au moment où nous allions basculer dans le cours d'eau...

La cycliste rescapée se précipita à la portière : « Combien de morts ? » demanda-t-elle à mon père. Il jeta un coup d'œil rapide vers ma mère qui, à côté de lui, n'avait pas lâché mon petit frère, assis sur ses genoux. Installés, selon le terme usuel, à « la place du mort », tous deux étaient vivants, et pas même blessés – bien que ma mère offrit au regard un spectacle furieusement débraillé : dans l'effort qu'elle avait fait pour plaquer contre elle son bébé, tous les boutons de son corsage et les bretelles de son soutien-gorge avaient lâché... « Et derrière ? » insista la cycliste. Mon père se retourna : ma grand-mère, blême, serrait convulsivement son sac à main ; ma sœur, mal réveillée, s'était remise à téter son pouce ; et moi, pétrifiée, je continuais à soutenir de la tête et des épaules, telle une caryatide, le cageot d'œufs qui glissait. Comme mes parents le soulignèrent plus tard en racontant plaisamment l'accident, « pas un œuf n'était cassé ! » Pas un œuf, non...

Quand les gendarmes arrivèrent, il apparut que mon père n'était pour rien dans ce dérapage incontrôlé, notre vieille Matford non plus. « Depuis le commencement de la semaine, expliquèrent-ils, les Ponts et Chaussées de l'Indre essayent un nouveau revêtement sur cette portion de route. Dès qu'il

tombe trois gouttes, leur fichu goudron crache de l'huile. Une patinoire ! Vous êtes le huitième accident en huit jours... »

L'explication, trop rationnelle, ne me convainquit pas. Nous devions cesser nos allées et venues, la Creuse voulait que nous restions, et si nos parents s'entêtaient à nous arracher au village plusieurs fois par an pour nous ramener à Palaiseau, ce serait bientôt pour déplorer notre malheur que les pleureuses du village hululeraient.

En grandissant, je parvins à m'expliquer autrement la fréquence des morts violentes et des accidents tragiques à Fontloup et dans toute la vallée.

D'abord, il y avait alors sur les routes françaises six fois plus d'accidents mortels qu'aujourd'hui : moins de circulation, mais davantage de tués. Ensuite, les métiers de l'agriculture, comme ceux du bâtiment, étaient des métiers dangereux ; d'autant que, par virilité, les hommes y refusaient toute protection et qu'ils se payaient volontiers la « chopine » pendant les heures de travail – combien en ai-je vus, de ces Creusois entre deux vins happés par l'engrenage de la batteuse où leur fourche les entraînait, écrasés sous leur tracteur renversé sur une pente abordée trop vite, tombés de nuit dans la rivière après un bal trop arrosé, ou frappés au front par un éclat en fendant du bois d'une hache avinée ?

Mais il me fallut encore beaucoup d'années pour admettre que, tout compte fait, il n'y avait pas plus de catastrophes chez nous qu'en ville. Leur apparente accumulation s'expliquait par un fait paradoxal : un campagnard est beaucoup mieux informé qu'un citadin. Oh, pas sur la Chine, bien sûr, mais sur l'homme d'à côté.

À Paris, on ne connaît même pas le nom de son voisin de palier, et il n'y a plus de concierges pour colporter les nouvelles. Au contraire de notre pays fermé où l'on cousine jusqu'au vingtième degré, même si c'est le plus souvent sans pouvoir démêler clairement à quel ancêtre commun nous nous rattachons. Aucune importance : nous sommes parents, nous le savons, et nous nous

« bigeons » de bon cœur. Quant à ceux, rares, qui ne partagent avec nous ni le sang ni le pain, nous les connaissons au moins de réputation, et ce, jusqu'aux limites d'un canton qui, outre ses dix bourgs, compte plus d'une centaine de lieux-dits. Car si depuis un siècle beaucoup de nos villageois sont partis, personne, avant l'épidémie de Covid, n'avait transporté chez nous ses pénates, à l'exception de quelques paysans sarthois dans les années soixante, d'Anglais de la « middle class » en quête de vieilles bâtisses à bon marché, et, plus récemment, d'une poignée de « zadistes » ravis de pouvoir jouer aux gendarmes et aux voleurs dans nos forêts.

Les autres, les autochtones, nos « frères », nous connaissons leur histoire sur plusieurs générations ; rien de ce qu'ils vivent ou ont vécu ne nous est étranger ; chaque drame intime devient aussitôt collectif ; et si nos réseaux sociaux ne sont guère informatisés (à l'heure où j'écris, nombre de hameaux figurent encore en « zone blanche »), ces réseaux fonctionnent très bien dès qu'il s'agit de pleurer en chœur nos cruels destins : les enterrements sont nos dernières fêtes, et ils déplacent un monde fou.

Par la fenêtre de mon bureau, je regarde les corbeaux chercher sous la neige une graine oubliée, un ver de terre gelé. Je me rappelle la plaisanterie qu'aimait à me lancer un garçon de café cantalou dont, à Paris, j'ai fréquenté le bistrot. Ayant appris que j'étais creusoise, presque une « payse », il me demandait : « Savez-vous pourquoi en Creuse les corbeaux volent sur le dos ? C'est pour pas voir la misère ! Ah ah ! » Entendre un Cantalou se moquer de la misère des Creusois ne manquait pas de sel car, enfin, le Cantal n'a rien d'un Eldorado... Il est vrai, néanmoins, que leurs émigrés – employés dans la limonade, à l'instar des Aveyronnais – ont en général mieux réussi que nos maçons. Certains ont même fait fortune. Peut-être parce qu'ils se sont détachés plus tôt et plus complètement du « pays » ? Peut-être aussi parce qu'ils savaient très bien compter et, accessoirement, lire un peu. Ce qui n'était pas le cas chez nous : à la naissance de mon grand-père, son propre grand-père et son jeune oncle,

venus tous deux pour le déclarer, ne savaient même pas signer leur nom. Mais ils ne tracèrent pas de croix non plus, car ils étaient adhérents à la Libre Pensée...

Noir, le vol âpre des corneilles sur nos collines gelées. Noirs, les murs couverts de suie de la pièce où les miens s'entassaient. Noires, les ombres épaisses de nos haies sur les routes blanches de l'été. Noires en toutes saisons, les crevasses sur les mains de mon grand-père où, malgré les brossages répétés qu'il s'infligeait, le ciment restait incrusté. Dans tout ce noir, où trouver de l'or ?

1. « Vois donc, ma mignonne, si c'est pas malheureux : le mari de notre Gustine est mort ! Aujourd'hui ! Ce matin, il est tombé raide dans sa soue à cochons. Sa pauvre femme l'a retrouvé comme ça, derrière l'auge, la figure dans la boue ! »
2. « C'est le fils à la Guéridoune, il est tombé de son vélo dans la descente, et il s'est tué sur le coup, le pauvre petit gars. Il était pas méchant du tout, ce gamin, il avait pas mérité ça ! On a pas pu l'enlever d'ici, on a d'abord dû aller chercher le maire. Ce soir, mes pauvres enfants, vous pourrez pas passer : pour aller chez vous, prenez le chemin par le côté de la Gustine. »
3. La *jarjaille* est le gésier, et un *jarjailou*, un bon vivant qui a de l'estomac et de l'appétit.